1

Il pleut presque tous les jours et il pleut encore derrière la fenêtre de Bérangère Henry. Dans l'aquarium posé sur un coin du bureau de Bérangère, le poisson rouge offert par Douglas pour son anniversaire tourne sans fin et ne semble pas du tout mécontent, contrairement à elle, de n'avoir rien d'autre à faire.

Sur un des murs de sa nouvelle chambre, elle a punaisé la reproduction d'une tableau du Douanier Rousseau et la carte postale d'une œuvre de Matisse où l'on voit deux poissons rouges dans un aquarium, devant une fenêtre. « Comment tu vas l'appeler, ce poisson ? » lui avait demandé son père. « Matisse », avait répondu Bérangère en lui montrant la carte postale, et son père qui est électricien et amateur de peinture avait rigolé.

Bérangère n'arrive toujours pas à se sentir bien dans cette chambre. Il faut dire que, depuis quelques mois, elle en a connu plusieurs. Du coup, elle ne se

décide pas à l'habiter vraiment. Dans un coin s'entassent des cartons restés fermés depuis cinq mois, et sur deux étagères censées contenir ses livres sont alignés des pots de yaourt transparents dans lesquels Bérangère s'obstine à faire pousser toutes sortes de choses : lentilles, haricots, patates douces et noyaux d'avocat. À la fin, elle n'aimait pas non plus sa chambre à Sartrouville où elle a vécu presque toute sa vie et qu'elle a quittée sans le moindre regret. Sa chambre préférée, c'est celle de Dieppe, mais aussi – Bérangère est bien obligée de le reconnaître – celle de Noisy-le-Sec, où elle n'est restée que quelques jours pourtant.

Chaque fois qu'elle pense à Noisy-le-Sec, Bérangère ressent un léger malaise. Chaque fois, elle essaie de repousser les souvenirs dans un coin reculé de son cerveau dans l'espoir qu'un jour ils seront si bien enfermés qu'ils n'auront plus aucune chance de resurgir.

Derrière les vitres embuées, le paysage est flou, essentiellement des taches de gris. Un instant, elle songe à ouvrir sa boîte de gouaches mais elle y renonce, préférant ouvrir la fenêtre, respirer à pleins poumons, exposer son visage à la pluie. Ce n'est pas la pluie qui gêne Bérangère, mais l'absence de vent, de nuages, de lumière. Elle en veut beaucoup à sa



mère d'avoir annulé leurs vacances à Dieppe et à son père de s'être rangé à son avis alors qu'ils savent très bien tous les deux qu'elle n'est jamais aussi heureuse que là-bas, à n'importe quelle saison, à n'importe quelle heure et en toutes circonstances. Ses parents n'ont pas pu faire autrement, ils le lui ont expliqué : sa mère profite des vacances scolaires pour préparer un concours qui l'oblige à s'enfermer tous les jours dans une bibliothèque ; son père a été appelé en urgence sur un chantier ; Bérangère est grande maintenant, onze ans, bientôt elle entrera au collège, elle peut comprendre. Ça tombe bien finalement que Douglas soit de passage à Paris, parce que c'est les vacances d'hiver et qu'il peut garder un œil sur elle pendant que ses parents travaillent.

C'est ce qu'ils croient, en tout cas, se dit Bérangère en fermant brusquement la fenêtre, ce qui provoque l'affolement immédiat de Matisse. Les poissons sont muets, mais ils ne sont pas sourds.

Sur son bureau, trois carrés de chocolat bien enveloppés dans leur papier doré sont disposés dans une petite coupelle. Bérangère hésite à en prendre un, mais elle n'y touchera pas. C'est une promesse qu'elle s'est faite.

Au bout du couloir, dans la pièce qui sera un jour un bureau-atelier pour ses parents, mais qui pour l'instant sert de débarras, Douglas, comme souvent à cette heure-ci, dort. Les parents de Bérangère l'hébergent quelques jours en attendant qu'il reparte pour Londres à la fin du week-end afin de s'y établir définitivement, quoique le mot « définitif » ne figure pas dans le vocabulaire de Douglas. Bérangère n'essaie même pas de le réveiller. Il l'a prévenue, en ce moment, il n'y a rien à faire.

Sur la table de la cuisine, elle finit ses devoirs tout en avalant un reste de hachis parmentier qu'elle a fait réchauffer au micro-ondes. En guise de dessert, elle mange une banane, son fruit préféré.

De retour dans sa chambre, elle a un sursaut d'énergie à l'idée de relire, allongée dans son lit, bien

au chaud sous sa couette, le livre d'Anne Fine *Blood Family*, l'un de ses préférés, qu'elle a tout de suite eu envie de lire quand sa mère lui avait dit : « Tu le liras quand tu seras au collège, c'est pas de ton âge. » Cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'elle le referme et contemple son plafond, les murs de sa chambre, la carte postale de Matisse, l'affiche du Douanier Rousseau, et une paire de boucles d'oreilles – des créoles – accrochée à un clou.

Il est à peine 15 heures, il fait déjà sombre, dans deux heures il fera nuit. Elle pourrait appeler une amie. Il y a seulement quelques mois, elle en avait trois et on les appelait « les Inséparables ». Maintenant, des amies, Bérangère n'en a aucune et elle ne tient plus à en avoir.

D'un geste décidé, elle repousse sa couette, cogne trois petits coups à la paroi de verre de l'aquarium. Aussitôt Matisse vient s'y coller, puis il reprend, impassible, sa danse tournante.

Bérangère sait qu'il n'est pas bon pour son équilibre qu'il vive seul. D'ailleurs, dans le tableau de Matisse, ils sont deux. Mais pour qu'un poisson s'épanouisse bien, il lui faut environ cinquante litres d'eau. Et ses parents ne veulent pas entendre parler d'un aquarium contenant cent litres d'eau. Bérangère est désolée pour Matisse. Grâce à lui, elle a appris